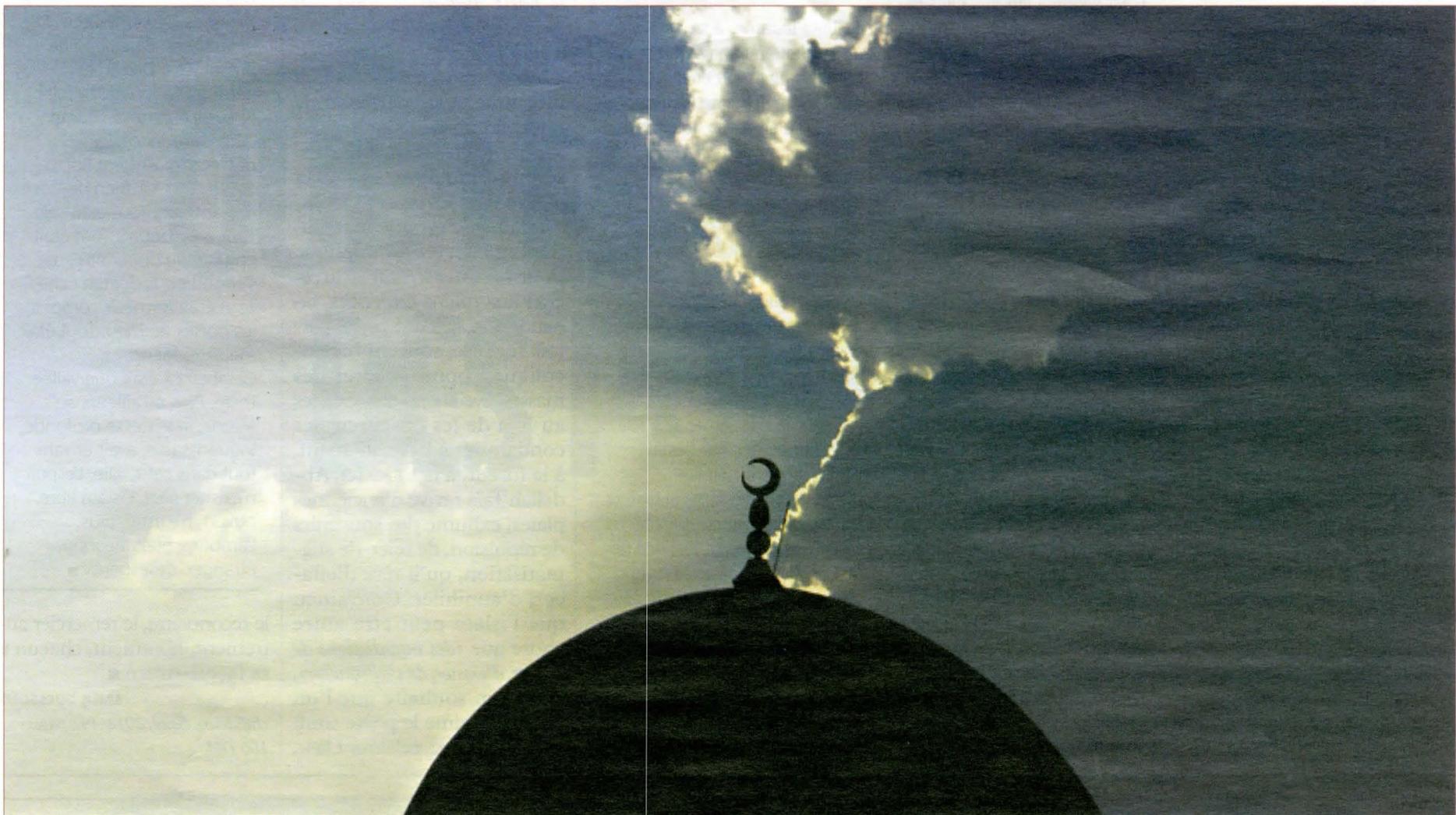


«Infidèles» d'Abdellah Taïa : une ode à l'islam éclairé



■ En lice pour les prix Renaudot et Médicis, «Infidèles» est le cinquième roman d'Abdellah Taïa ■ Il y dit sa haine du fanatisme, de l'oppression religieuse et son désir d'un islam transfiguré, humaniste, mû par des valeurs positives et nobles.

Un petit garçon de dix ans dévisage tristement sa mère silencieuse, roulée en boule au fond d'une pièce. «Tu connais Hay Salam ?, gazouille l'enfant. Salam. La paix. La paix, enfin, maman. Qu'en penses-tu ?» Elle n'en pense rien, ne desserre pas les dents. Alors le gamin continue, sa voix est fluette mais têtue, rien ne l'empêchera de déverser ce flot naïf d'espoirs entrecoupés d'hésitations, de désenchantements... Jamais de soupçons ni du moindre reproche, car cette femme saccagée, cette prostituée abhorrée par tous est adorée par son fils. «Il faut

partir. Maman. Maman Slima. On doit quitter ce monde». Leur monde s'appelle Hay Al-Inbiâth, un quartier de Salé ghettoïsé, appauvri, fanatisé, où les yeux distillent de grosses gouttes de haine, de rancœur ou de lubricité, rarement de la bienveillance, de la générosité.

Un pays truffé de mosquées mais vide d'humanité

«Je veux continuer à rire de temps en temps. Avec toi. Malgré les autres», murmure l'enfant à sa mère toujours momifiée dans son coin. «Les autres», cet enfer composé d'hommes «grands, poilus, ter-

rifiants», fiers de leur rectitude religieuse, convaincus de leur supériorité morale ; des apprentis patriarches qui terrorisent leurs sœurs, cadenasent leurs femmes et écrasent Maman Slima de leurs corps moites et de leur mépris. Ces hommes-là, le petit Jallal leur crache dessus. Il crache même sur l'imam, ce «fourbe, lâche, sale, très sale. (...) Il est totalement ignorant. Il a besoin de tout réapprendre. Je crache sur lui fort, fort. Je ne veux plus que tu le revoies, maman, plus jamais. On n'a pas besoin de lui, ni de son argent ni de sa religion».

C'est l'histoire de deux déshérités, deux réprouvés

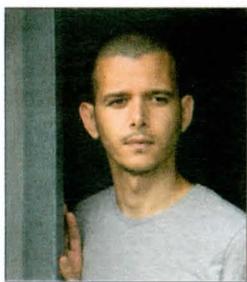
«INFIDÈLES», C'EST UNE
PRIÈRE POUR ÉCLAIRER
LES MASSES, ÉVEILLER
LES CONSCIENCES AU LIEU
DE LES OBSCURCIR,
LES CONDAMNER À
L'AVEUGLEMENT, À
LA FUREUR, À LA FOLIE

cernés de moralisateurs, accablés de sermons, de chapelets qui s'agitent furieusement, de dogmes rigides, d'hypocrisie. Le respect, la bonté, l'intelligence, des idéaux, des idoles, des espérances, voilà ce qui leur manque atrocement, ce qu'ils cherchent en vain dans ce panier de bigots, dans ce Salé truffé de mosquées mais vide d'humanité.

Sainte Marilyn pleine de grâce

«On ne peut pas réussir au Maroc. On fait tout pour vous arrêter, vous contrôler, vous maintenir petit, petite», se désolent Slima et Jallal, qui rêvent de.../...

Questions à



ABDELLAH TAÏA
■ Ecrivain

«Je suis un musulman libre, comme Rabiâ Al-Adawiya»

brement. Quelle est votre idée, votre conception de l'islam ?

■ Slima la prostituée et son fils Jallal sont considérés comme des personnages impurs. Des sales. C'est pourtant eux qui, dans ce livre, vont se lancer dans une redéfinition sincère des signes de l'islam. Ils se lancent dans une réappropriation de ce qui a été inventé de libre à l'intérieur de cette civilisation. Ils sont dans la foi. Vraie.

La foi qui pose des questions et qui ne s'arrête pas à l'islam. Ils sont dans un rapport avec le ciel : pour communier avec celui-ci, ils utilisent ce qu'ils savent : des mots en arabe remplis du souffle d'Ibn Arabi et de Jallal Dine Rumi. «Infidèles», qui fait de Marilyn Monroe une musulmane, une sainte des pauvres musulmans, doit beaucoup à la poétesse Rabiâ Al-Adawiya (717-801). J'ai redécouvert celle-ci il y a quelques années et sa façon de réinventer le rapport à Allah m'a énormément impressionné. Cette femme ne parle pas de la peur d'Allah : elle parle de l'amour d'Allah.

Tous les musulmans devraient relire Rabiâ Al-Adawiya. Cela leur fera beaucoup de bien et les inci-

tera à s'ouvrir au monde, à l'autre qui ne peut être que différent de soi-même. Je me sens aujourd'hui musulman libre comme Rabiâ Al-Adawiya.

■ Slima incarne, à sa manière, un symbole féministe qui brave régulièrement - et désespérément - le machisme institutionnalisé. La situation des femmes au Maroc s'améliore-t-elle d'une quelconque façon, d'après vous ?

■ Non, elle ne s'améliore pas. On ne va pas se mentir. On ne va pas encore une fois fermer les yeux. On ne va pas encore une fois citer deux ou trois exemples de femmes marocaines vraiment libres et oublier toutes les autres. Non. Je refuse cela. L'homme marocain continue de s'accrocher à un rôle de macho accompli et fier de l'être. Jusqu'à quand ?

Les femmes marocaines autour de moi avancent courageusement. La société marocaine ne veut rien faire pour elles. Les femmes marocaines, il faut le dire et l'affronter, sont seules et abandonnées à leur sort depuis très longtemps. C'est une honte.

PROPOS RECUEILLIS
PAR S.G.

■ La Vie éco : Slima et Jallal se noient dans un abîme d'intolérance. Ce Maroc névrotique, inquisitorial, frustré, vous semble-t-il gagner du terrain ?

■ Nous sommes entrés dans une période où il faut arrêter d'avoir peur, honte. Les ennemis de la liberté croient à tort qu'ils ont gagné. Je pense qu'il est urgent aujourd'hui que les Marocains se réveillent et acceptent enfin de travailler sérieusement pour leur propre émancipation individuelle. Exister pour eux-mêmes. Les obstacles sont très nombreux, je ne le sais que trop bien. Et ils ne viennent pas seulement du côté des islamistes. Les limites sont à l'intérieur de chaque Marocain qui, sans qu'il ne s'en rende compte, gaspille son temps à contrôler l'autre, les autres, autour de lui.

■ Vos personnages rejettent l'islam rigide, monolithique. Ils le pratiquent à leur façon, li-

.../...

partir loin, là où on ne broie pas les faibles, où on n'avilit pas les «vieilles catins» et les «bâtards». En attendant, ils s'évadent par la pensée, par la télévision, cette «amie» qui «parle à leur place, écrit leurs histoires à leur place». Ils y découvrent *River of no return*, le Western qui va bouleverser, régir leur vie. Avec Marilyn ! Il y a tant d'amour, de souvenirs autour de cette divine blonde qui «joue, fait la joie, le bonheur». «Elle parle anglais et, dans mes oreilles, mon cœur, c'est comme si c'était de l'arabe», s'écrie Jallal, soudain radieux. L'enfant illégitime et sa mère honnie ont enfin trouvé leur poétesse, leur prophétesse, qu'ils ne cesseront d'idolâtrer, envers et contre tous les esprits étroits.

Infidèles, c'est une incantation, une fervente supplique pour revisiter l'islam, l'arracher aux mains forcées, fanatiques. C'est une prière parfois rageuse, souvent mélancolique, pour éclairer les masses, éveiller les consciences au lieu de les obscurcir, les condamner à l'aveuglement, à la fureur, à la folie. Ici, Abdellah Taïa ravive d'anciennes plaies, exhume des souvenirs de répulsion, de rejet, de stigmatisation, qu'il rêve d'effacer, d'annihiler. Convaincu que l'islam peut être autre chose que «des interdictions de penser, d'exister, de s'affranchir», l'écrivain souhaite que l'on puisse, comme le poète soufi Jalal Din Rumi, célébrer Dieu,

Extrait

«Casablanca avait en elle, dans son ventre, huit millions de Marocains qui venaient de partout. Du Rif. De l'Atlas. De Fès. De Taourirt (...). Des Arabes. Des Berbères. Des ivrognes. Des ambitieux. Des prostituées. Beaucoup de prostituées. Des âmes perdues. La jungle. La folie. L'injustice partout, jour et nuit. L'arrogance. La perversion. L'Argent-Roi. Le crime pour loi. Rien de romantique. Tout était sale. Tout était pourri. Tout était en train de disparaître, de s'effondrer. Tout était échec. Tout était fermé. Y compris les portes de Dieu. Tout était meurtre. Meurtres. Casablanca était une vallée triste. Plus qu'ailleurs au Maroc, la tristesse profonde, inguérissable, avait envahi tout dans cette ville. L'espoir n'existait plus. L'islam libre, ouvert, n'existait plus. L'amour y était inconnu, étranger, désespéré» ■



le reconnaître, le remercier autrement, librement, chacun à sa façon. Amen ■

SANA GUESSOUS

«Infidèles». Seuil, 2012. 192 pages. 100 DH.

PRIX

Triste jeunesse, le cri d'alarme de Nedali

■ Mohamed Nedali succède à Mohamed Leftah et remporte le prix littéraire La Mamounia pour «Triste jeunesse», son cinquième roman, une sombre oraison pleurant une génération sacrifiée.

C'est un jeune de vingt-et-un ans qui sort de fac, les poches vides et les mains nues, la tête pleine surtout, d'insipides cours de biologie végétale... et de Houda. La studieuse, la timide, la tendre, la merveilleuse Houda. Son amour, sa joie, son unique consolation dans ce monde de brutes épaisses. Saïd pourrait passer sa vie à lui trouver des qualités, à sa si jolie - et pourtant si humble ! - camarade de promotion. Quand il ne dévore pas des yeux ses formes voluptueuses, ses cheveux aux reflets de miel, le jeune homme aide sa fiancée à préparer les concours de recrutement des professeurs. De toute façon, c'est tout ce qu'il peut faire pour l'instant. Mais après, c'est sûr, il l'épousera. Foi

de Marrakchi ! Ce n'est qu'une question de temps. Bientôt, avec leurs deux salaires de profs universitaires, ils vivront heureux, feront un bataillon d'enfants. Et un boulot exemplaire à la fac. Ils ne donneront pas des cours, eux, mais de solides vocations. Leurs étudiants en témoigneront.

Illusions perdues

Oui, l'Histoire le retiendra, qu'ils s'aimeront toujours et feront de grandes et nobles choses ensemble. Mais Prévert l'a prédit : la vie sépare ceux qui s'aiment, tout doucement,



sans faire de bruit. Il y a d'abord la désillusion professionnelle. Après de longues et harassantes journées, après d'interminables mois passés à battre le pavé et la campagne, à écumer inutilement les bancs des concours, à Meknès, Sefrou, Guercif, partout, Saïd et Houda découvrent, catastrophés, que leurs diplômes universitaires ne servent à rien. Qu'ils n'enseigneront jamais à la fac, qu'on ne veut même pas d'eux au lycée, au collège, dans les écoles primaires. Bac+4 ? Et alors ? Des bac+8

chômement, alors du balai. Les deux aspirants professeurs rentrent à Marrakech bredouilles, les yeux morts. Comment éviter le naufrage des sentiments après la ruine de l'avenir ? Tout, soudain, se disloque. De si douces espérances, de si belles promesses de bonheur et d'épanouissement, brutalement évanouies.

Premier roman d'une trilogie en préparation, *Triste jeunesse* est un SOS lancé par Mohamed Nedali pour sauver la jeunesse de son profond marasme, de l'absence d'horizons qui l'afflige. Une lecture douloureuse mais nécessaire ■

S.G.

«Triste jeunesse» de Mohamed Nedali. Le Ferme, 2012. 184 pages. 95 dirhams.